

## L'art subversionné

Alain Deneault

Numéro 309, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Deneault, A. (2015). Compte rendu de [L'art subversionné]. *Liberté*, (309), 70–70.

LIBERTÉ AU FTA

# L'art subversionné

La performance de Dries Verhoeven provoque certes un malaise. Mais de quoi ce malaise est-il fait ?

ALAIN DENEULT

**L**A PROVERBIALE liberté de créer et d'interpréter n'y fera rien. La performance théâtrale de Dries Verhoeven, *Ceci n'est pas...*, jouée à Montréal ce printemps dans le cadre du Festival TransAmériques, présente des problèmes d'ordre esthétique et éthique.

Le but affiché : faire œuvre de « subversion ». L'artiste constate que l'institutionnalisation de l'art a découragé ses pairs, dans l'histoire récente, de faire preuve de subversion dans leurs œuvres. C'est ce qui est donné à lire dès le premier jour sur l'écranteau qui accompagne le dispositif. Le FTA, tout financé qu'il est par des ministères, agences gouvernementales, sociétés hôtelières et grands médias, a souhaité remédier à la situation en imposant l'œuvre aux badauds du centre-ville. Voilà donc que, pendant dix jours, une cage de verre sise à l'angle Sainte-Catherine et Jeanne-Mance leur présentera un tableau vivant, le plus souvent d'une quinzaine de minutes, qui sera appelé à changer quotidiennement.

La subversion est ici prise au sérieux, prévue, et strictement délimitée dans les paramètres de l'art. Attention, ici, on choque ! On subvertit, dans les paramètres indiqués par les institutions de l'art subventionné. Or la synthèse annoncée entre l'institutionnalisation de l'art et son potentiel de subversion ne se réalisera pas. La « subversion » est certes reconnaissable, mais en singeant les fonctionnaires d'un ministère de la Culture chargés de classer la pièce dans la catégorie appropriée. On est là en pleine institutionnalisation, et l'œuvre de Verhoeven nous rejoue les scènes jadis provocantes de Judith Malina et de Julian Beck à l'époque où, en pleine rue, le Living Theatre prenait de court les New-Yorkais.

Bref, ces lieux communs du dérangement institutionnalisé, on les connaît autant que la *Fontaine* de Duchamp. Tous les tabous officiels y passent, du petit soldat ouvrier qui détruit son tambour à la manière des luddites jusqu'aux Noirs popularisés dans les jeux du cirque sportif, en passant par le père et la très jeune fille

lisant ensemble quasi nus un conte pour enfants, sans oublier la naine qui posera en célibataire aguichante au milieu d'un décor de bar. La « subversion » procède ici de manière signalétique, et si on ne comprend pas ce qui est célébré à grands traits, une légende explicative ou une

chanson à message l'explicitent : la lutte contre le racisme, la dénonciation des politiques étrangères canadiennes, la nécessité des contacts physiques entre père et fille, le droit à la différence dans les contextes de séduction, etc. On reste dans les limites de ce que peut comprendre et admettre l'art subversionné, une série de poncifs qu'on lit tous les jours, des journaux à grand tirage aux publications gouvernementales. L'art subversionné peut donner l'impression de choquer. Mais c'est se méprendre sur beaucoup de choses. D'abord, ce n'est pas parce qu'on choque qu'on agit de manière subversive. Beaucoup d'éléments de cette œuvre ont la faculté de nous déstabiliser : le mauvais goût, l'outrecuidance, la provocation ou l'insulte. On s'avoue certes choqué devant ces tableaux, mais paradoxalement, du point de vue de l'intelligence, car nous sommes insultés qu'un artiste croie encore pouvoir nous choquer en recourant à des artifices aussi datés. Ce que l'on voit dans cette cage de verre, avant un Noir, une naine, un soldat, une fille-mère, un militaire, etc., c'est la répétition sans relief d'un geste fatigué. Un témoin de la scène me dira de l'autre bout

du trottoir : « Comme on est près du Musée d'art contemporain, j'ai cru que c'était de "l'art contemporain" et je n'ai même pas pris la peine de regarder. » Bref, on connaît la chanson.

Mais ces stéréotypes de la subversion télé-guidée nous dérangent plus en profondeur encore. Ils nous déçoivent sans qu'on comprenne au juste immédiatement pourquoi. Leur allure de mauvaise blague estudiantine ? Le manque de courage dont au fond fait preuve leur créateur ? Le sentiment de déjà-vu ? La réponse réside sans doute dans le dangereux voisinage des notions de subversion et de perversion, comme en a traité brillamment le philosophe Mikel Dufrenne en 1977 dans un livre dont le titre reprend les deux expressions. Au moindre ratage, on passe de l'une à l'autre, et au nom de la

## Attention, ici, on choque !

« subversion » se manifeste crûment un plaisir pervers que l'on se plaît, mais en surface seulement, à dénoncer. On se trouve comme devant un téléviseur qui nous remontre de façon obsessionnelle l'image sensationnelle d'un meurtre atroce ou d'une échauffourée dégradante, en prétendant tout ce temps dénoncer la chose.

Et voici donc qu'on nous jette au visage, en plein centre-ville, des scènes qui sont censées nous confronter à nos prétendus « tabous ». Mais c'est précisément en plaçant des acteurs et des actrices dans un cube de verre – notamment une fillette en petit soutien-gorge n'ayant certainement pas l'âge de consentir à cette collaboration, filmée par d'imbéciles passants toute une journée, et qui ne joue plus aucun rôle au fur et à mesure qu'elle est distraite par des cris de passantes dénonçant sa participation – qu'on crée et exhibe de toutes pièces la perversion : afficher la pédophilie, stigmatiser une jeune femme enceinte, réduire un Noir à une bête de cirque, exhiber une naine dans un accoutrement censé être ce à quoi aspirent les femmes normales alors que le féminisme dénonce cette réduction depuis des décennies.

Bref, on se plaît et se complait à dénoncer quoi ? **L**